



Nadia Sartoretti

Extrait de *DEDANS*

Mentor: Pierre Lepori

double

Je prends une dernière inspiration. Je descends doucement, je suis la variation de la lumière. L'obscurité m'entoure. Progressivement, je m'enfonce. Il y a tellement de courant que je dérive. J'essaie de résister. Autour de moi tout est vide, silencieux et complet.

double

J'entrouvre les yeux. Dans la pénombre, des dizaines d'algues flottent au-dessus de moi, se balancent. Je déroule mes membres. Je m'enfouis dans les replis du duvet. L'extérieur de la pièce s'y immisce, le brouillard avale le contour des choses. A mesure que la scène devient confortable, tout se confond. J'avance. Les oiseaux forment des ombres, presque bombées. Un cygne se détache du fond blanchâtre. L'espace est épais, tout communique. Mon bras se fait duvet et l'herbe tient le cygne.

double

Je reste un moment dans la demi-obscurité de ma chambre, puis l'illusion s'estompe.

double

Je m'assieds dans un coin de la douche, dirige le pommeau pour que l'eau coule sur ma nuque, puis à la fois dans mon dos et sur mon torse. Je croise mes bras sur mes genoux, pose ma tête sur mes mains. L'eau ruisselle sur mon corps, son bruit remplit mes oreilles, ma tête. Son contact, son rythme rend ma peau tangible.



Je me tiens désormais de l'autre côté de la peur et le contour des choses me semble étranger.

double

Je regarde autour de moi. Le vert des feuilles se détache si simplement du ciel, leurs contours sont nets. J'emprunte toujours la même route. Arbres et immeubles en découpent la lisière, la lumière dessine leur profondeur, leur donne une contenance. Je continue de fixer les limites des choses, le sommet de l'hôtel IBIS, le muret qui longe la route, les cèdres du jardin botanique. Je continue de pédaler.

H double H

J'y retourne pour la première fois depuis des mois. Je passe mes mains dans les cheveux que j'ai rasés le jour d'avant. J'enfile mon bonnet, j'attrape mon masque et mes plombs de cou et je descends rapidement dans la piscine. Je me place droite visage contre le bord, mes mains qui me retiennent sur le haut du muret. J'y vais d'un coup, une inspiration profonde. Je me laisse glisser vers le bas du mur, compense mes oreilles, me pousse contre le mur. Avec ma première brasse quelque chose implose au fond de moi. Mon corps se reconnaît. Enfin.



En général, je commence par longer le bassin. Poser mes affaires sur le petit rebord aux carreaux blanc. M'asseoir en tailleur face à la piscine, fermer les yeux.

double

Je me tiens contre le mur, devant moi les lignes. Au plafond, les poutres métalliques ont été couvertes de blanc. Il reste uniquement çà et là, un peu de moisissure au plafond, comme sur les bords de la piscine. Quelques minuscules algues. Comme pour rappeler que quelque chose est enfermé, que quelque chose pourrit.

double



double

Contrairement au reste du monde, la piscine a l'avantage de l'uniformité. Dehors, il y a le bruit. Deux adolescents qui discutent collés l'un contre l'autre dans le tram. Elle que j'observe depuis l'attente sur le quai, elle qui bouge dans tous les sens, parle fort. Grande fille moulée dans un pantalon noir qui s'arrête sur ses chevilles. Comme une marionnette dont on ferait trembler toutes les articulations simultanément. Des fils qui partent de ses bras, ses cheveux en chignon sur le sommet de sa tête. Le garçon qui l'accompagne, cheveux crépus, front court, corps massif caché dans son training gris. La femme à côté de moi en robe bleu roi qui converse en espagnol avec un homme assis près d'elle. Maquillage bleu roi tracé parfaitement, queue de cheval impeccable. L'homme de l'autre côté de la rue qui parle au téléphone, carrière, rire américain. Tous ces gens qui peuvent me voir.



Des carreaux bleutés divisent le fond de la piscine. La lumière dessine des losanges sur l'eau. Légers et aléatoires. J'étends mes mains, me maintiens à la surface. J'ajuste mes lunettes, ferme les yeux, puis s'immerge. Toutes les conditions qu'il a fallu mettre bout à bout pour arriver là – préparer mon sac, fermer la porte, prendre l'ascenseur, marcher, poser mon abonnement contre la borne, enlever mes habits, enfiler mon maillot, attraper mon linge et mes lunettes, mettre mes affaires dans un casier, marcher jusqu'au bassin – n'existent plus. Il ne reste que les couloirs aux angles impeccables, la lumière crue, les carreaux orthogonaux blancs.

double



double

Elle finit par se faufiler entre les rochers qui dament le fond de la rivière. Sur fond de vase. Elle laisse le courant la déporter légèrement de gauche à droite, se range à côté d'une de ses congénères. L'eau file. Elle reste là, tapie. En phase avec le fond. La lumière traverse l'eau de toutes parts, par rayons. Il y a quelque chose de très beau entre ces mètres cubes d'eau qui passent et elle qui reste là. Elle n'a ni froid, ni peur, ni envie.

double

Elle arrive vers moi, en contre-sens, traverse le carrefour juste derrière le tram qui vient d'arriver. Son visage est ovale, son nez un peu trop allongé, ses cheveux longs et bruns. Elle porte un premier sac visiblement lourd, au-dessous, un second, ainsi qu'une veste sombre. Elle avance avec sur le visage quelque chose d'ouvert, arrive de mon côté du carrefour. Mes mains dans les poches de ma veste, le nez vissé dans mon écharpe, je reste debout immobile.

double

Elle file, j'aimerais nager aussi vite qu'elle. Je la suis dans la faille dans laquelle elle vient de s'engouffrer, les parois se resserrent. J'abandonne, je ne peux que la regarder partir, souple et lisse.

double





Le ciel apparaît étrangement lumineux derrière les immeubles. Au premier plan d'un tapis de nuages qui défile, l'immeuble en face semble rester rigide. Sur le balcon du dernier étage, quelque chose comme des papiers agités par la bise. Quelques oiseaux noirs, de temps en temps.

double

Comme d'ordinaire, le bureau que je partage avec deux autres personnes paraît petit, étroit, non- accueillant. Je m'y assieds pourtant. Dos à la fenêtre, dos au bureau de mes collègues. J'essaie de faire abstraction de ces deux autres dont la présence semble investir tout l'espace. J'ouvre ma boîte de messagerie, réponds à quelques messages. Je laisse les tâches les plus complexes pour plus tard. Je traîne mes doigts sur le clavier.

double



double

Il est dans le salon, installé tranquillement à lire le journal. Il me demande comment était ma journée. Je raconte point par point : l'avancement du travail, la pause de midi avec mes collègues, l'incident dans le bus du retour. Il hoche la tête. Je lui demande, et toi ? Il répond une série de choses. Au repas, je m'assieds toujours en face de lui. Je me souviens du début, du moment où nous ne nous connaissions pas.

H double

Alors qu'il est resté au salon, je m'allonge dans le lit. Je ne parviens pas à trouver de position confortable. Quelque chose qui coince entre ma nuque et ma tête. Mes bras sont lourds. Je reste là en attendant que cela passe. Je finis par me réveiller. Le bruit de la sonnerie comme une violence. Je me lève, mon corps pèse. Je laisse sortir le chat, avale mon déjeuner, enfile des vêtements de ville. Je m'échappe enfin vers l'arrêt de bus.

H double **h**

Il cuisine, comme chaque soir. J'arrive une fois le repas préparé. La même discussion que la veille reprend. Je réponds. Il répond. Ses mouvements sont souples. Il est long et fin.



Tous droits réservés.

Ce texte a été rédigé dans le cadre de la plateforme littéraire *double* du Pour-cent culturel Migros.

www.double-plateformelitteraire.ch

Nadia Sartoretti: Extrait de *DEDANS*, Mentor: *Pierre Lepori*